Le Temps

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. Le Temps. 1912-10-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

VARIÉTÉS

Vie et légende de saint François d'Assise (1)

M. Georges Lafenestre vient de tenter une entreprise infiniment délicate, mais justifiée par le succès : suspendre provisoirement toute velléité de critique, se soustraire volontairement aux exigences de l'esprit philosophique, essayer de sentir et de penser comme un Italien du treizième siècle et recomposer ainsi dans sa simplicité primitive la physionomie de saint François d'Assise, telle que l'ont vue ses contemporains, telle qu'elle est restée dans leur mémoire. A aucun moment, il ne conviendra d'accuser l'auteur de crédulité. Il ne raconte pas ce qu'il croit, il raconte simplement ce que croyaient les contemporains ou les successeurs immédiats du saint, les circonstances de sa vie sur lesquelles les premiers franciscains sont d'accord, qu'ils considèrent comme historiquement établies. Il y a un départ à faire entre la légende et la réalité. M. Georges Lafenestre ne le fait pas; il laisse ce soin au lecteur, et il conserve ainsi à son récit la fraîcheur des croyances populaires. Poète lui-même à ses heures, il se garde bien d'altérer par des réflexions personnelles la délicieuse poésie du sujet.

I

L'histoire peut commencer comme un conte de fées. Il y avait autrefois, dans la ville d'Assise, en Ombrie, un riche marchand de drap, nommé Bernadone, qui faisait beaucoup d'affaires avec la France et qui, dans un de ses voyages, avait épousé une Provençale. Ayant eu un fils, Bernadone, en souvenir d'un pays qu'il aimait, voulut que ce fils prît le nom de François et l'éleva avec complaisance, ne lui refusant rien de ce qui pouvait lui rendre la vie agréable. Gâté par ses parents, le jeune homme travaillait dans la maison de son père et vendait du drap aux clients. Mais plus souvent encore, il dépensait l'argent que lui octroyait libéralement sa famille en festins, en cavalcades, en parties de plaisir. Son entrain, sa bonne humeur, sa générosité firent bientôt de lui le prince de la jeunesse. Les gens paisibles se scandalisaient de ces manières tapageuses. On reconnaissait cependant que son amour du plaisir ne l'entraînait jamais à aucune parole inconvenante, à aucun acte grossier. Au milieu de ses déportements, quoiqu'il ne fût pas né gentilhomme, il conservait une grâce et une élégance naturelles qui désarmaient une partie des mécontents. Il avait plutôt l'air d'un chevalier que du fils d'un marchand. Cette vie de dissipation dura jusqu'au jour où une maladie grave vint le terrasser. Au sortir de sa convalescence il y eut en lui quelque chose de changé; il n'était pas encore touché par la grâce, il recommençait même à banqueter avec ses compagnons de fête. Mais des pensées plus sérieuses se levaient en lui, des rêves et des visions de grandeur assiégeaient son esprit. Il se crut d'abord destiné à jouer un grand rôle dans le monde, puis il s'aperçut que sa vocation le poussait bien plus vers les jouissances de la vie spirituelle que vers les biens de la terre.

En le voyant devenu si grave, ses compagnons se moquaient de lui et lui demandaient ironiquement s'il songeait à prendre femme. « Oui, répondit-il vivement, oui! Et la femme que je rêve d'épouser est la plus belle, la plus noble, la plus riche qu'on ait jamais vue! » Ainsi se concluent ce qu'il appelle lui-même ses fiançailles avec la pauvreté.

Ce sera désormais l'idée directrice de son existence, le fond même de son apostolat. Des vertus que le Christ a enseignées, il retiendra surtout la charité, l'amour des pauvres. Il ne verra plus un homme couvert de haillons sans se dépouiller pour lui de son manteau, de son bonnet, de sa ceinture, quelquefois même de sa chemise. Les malades, les infirmes sont aussi l'objet de sa sollicitude; les maux les plus répugnants ne le découragent pas. Il pousse le sentiment de pitié qui l'inspire jusqu'à descendre de cheval pour baiser la main d'un lépreux en lui offrant une aumône. Il ne l'a pas fait sans une sorte de dégoût, et pour vaincre cette répugnance, qu'il se reproche comme une faiblesse de la nature humaine, il se condamne à aller dans la léproserie la plus voisine embrasser les lépreux. De plus en plus détaché des biens de ce monde, pénétré de la doctrine de l'Evangile, il s'habituait à la nourriture la plus frugale et aux vêtements les plus simples. Tout l'argent qu'il gagnait dans son commerce, qu'il employait autrefois à ses plaisirs, il le consacrait désormais au soulagement des malheureux et à la réparation des vieilles églises.

II

Un tel changement dans les habitudes d'un jeune homme si connu ne pouvait se produire sans étonner le public et sans provoquer les commentaires. Les compatriotes de François le croyaient atteint de folie, son père lui-même ne comprenait rien à sa conduite, et après l'avoir morigéné, le traitait durement. Il ne rencontrait sur son chemin que des obstacles. Les sentiments et les actes dont il donnait l'exemple ne sont pas de ceux qui plaisent aux hommes, parce qu'ils exigent un renoncement trop absolu aux agréments de la vie. Et cependant si forte était la conviction de l'apôtre, si ardent son désir de faire des prosélytes, qu'il finit par entraîner quelques âmes choisies. Il ne leur dissimulait pas les sacrifices qu'il attendait d'elles. Il leur demandait de se conformer strictement aux préceptes de l'Evangile, de ne posséder ni or ni argent, de ne porter en route ni bourse, ni pain, ni bâton, ni chaussures, de n'avoir qu'une seule tunique et de se proposer comme unique objet de prêcher le règne de Dieu.

Les habitants d'Assise, qui avaient cru d'abord à un feu de paille, à un accès de folie passagère, commencèrent à réfléchir lorsqu'ils virent avec quelle énergie François persistait dans ses projets. Quelques-uns même furent touchés de sa persévérance et se rapprochèrent de lui. « Si tu veux être parfait, leur disait-il, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au Ciel... Que servirait à un homme de gagner le monde entier s'il perdait son âme? » Le premier des disciples, Bernard de Quintavalle, qui était riche, fit ce qu'on lui demandait et distribua tous ses biens aux pauvres sur la place d'Assise. Deux autres suivirent. François les électrisait par le feu de sa parole, par sa confiance dans l'avenir. Il avait de fréquentes visions, il se croyait en relations constantes avec la divinité et il communiquait à ses compagnons l'ardeur de sa foi. Il était évidemment de ces êtres extraordinaires qui ont le don d'agir sur les autres. Les voix qu'il croyait entendre lui inspiraient, comme à Jeanne d'Arc, l'intrépidité d'un héros. Seul avec ses trois disciples, il voyait déjà en imagination les routes couvertes de frères, venus de tous les pays du monde, de France aussi bien que d'Espagne, de Germanie et d'Angleterre, pour répondre à son appel.

Et le rêve se réalisait. Le bruit se répandait dans toute l'Italie qu'autour d'Assise un homme prêchait la parole sainte; qu'il ressuscitait les miracles de la vie du Christ, qu'il invitait ses compatriotes à s'aimer, à s'aider les uns les autres, qu'il avait déjà apaisé les haines locales et qu'à sa voix les anciens ennemis se réconciliaient. Les populations italiennes, si souvent éprouvées par la guerre civile, par les luttes de la noblesse et du peuple, avaient soif de paix. Elles accueillaient avec une reconnaissance infinie la nouvelle d'un apostolat pacifique. Au bout de six ans, l'apôtre si longtemps méconnu recevait le prix de sa persévérance. Le pape lui donnait sa bénédiction et la foule saluait en lui un bienfaiteur de l'humanité. Se souvenant de l'origine de sa mère, aimant à parler notre langue, il aurait voulu évangéliser la France. Les prélats italiens le retenaient pour ne rien perdre du bien qu'il faisait dans sa patrie. Ils ne purent cependant l'empêcher de poursuivre le martyre, de se rendre en Palestine et en Egypte où il émerveilla le sultan lui-même par sa sainteté. Ce ne fut du reste qu'un épisode dans cette vie si bien remplie. Le meilleur de son temps et de ses forces, il le donna à son pays.

Comment aurait-il pu se dérober à l'enthousiasme qui avait succédé chez ses compatriotes à la défiance et au mépris d'autrefois? Son éloquence naturelle avait quelque chose de si entraînant que personne ne résistait plus à sa parole. Il mettait dans sa prédication toute la pureté et toute la noblesse de son âme. Il priait surtout avec tant de ferveur, avec une émotion si communicative que les gens des villes et des villages se pressaient pour l'entendre en s'écrasant les uns les autres.

Ceux qui avaient pu toucher une partie de ses vêtements, couper un morceau de sa tunique se proclamaient heureux. Lorsqu'il entrait dans une cité, le clergé se réjouissait, les cloches sonnaient, les hommes et les femmes se félicitaient, les enfants applaudissaient, et souvent, après avoir coupé des branches aux arbres, couraient et dansaient devant lui. Il donnait tellement l'impression de la sainteté que ses auditeurs le croyaient capable d'accomplir des miracles et en attendaient de lui. On lui apportait des pains pour qu'il les bénît, et on les conservait dans les familles comme des remèdes contre les maladies. Il suffisait qu'il eût touché un objet pour que cet objet devînt un fétiche. Le mors et les rênes de son cheval, la corde dont il ceignait ses reins passaient pour guérir tous les maux.

« Oh! combien il nous semblait beau, dit Thomas de Célano, combien superbe, glorieux dans l'innocence de sa vie, la simplicité de son langage, la pureté de son cœur, sa charité pour les créatures, sa ferveur d'obéissance pacifique, son aspect angélique! »

Chez lui tous les dons venaient du cœur, d'une tendresse infinie pour tout être créé sorti des mains de la divinité. S'il aimait les hommes, créatures privilégiées, il aimait aussi toutes les manifestations de la vie sur la terre, les fleurs, les arbres, les animaux. C'était un charmeur. Il apprivoisait les oiseaux qui se taisaient lorsqu'il prenait la parole, qui avaient l'air de l'écouter et voletaient autour de lui. Un levraut, un lapin qu'on lui avait apportés ne voulaient plus le quitter. Il aurait souhaité que l'empereur fît une loi spéciale pour protéger « nos sœurs les alouettes ». Il lui arriva même de recueillir de petits rouges-gorge et de les nourrir à sa table.

Il semble bien que sa vie ait été partagée entre le recueillement et l'action. Il se plaît à haranguer les populations, à prendre la parole devant les hommes réunis pour leur enseigner les vertus chrétiennes. Mais ces périodes d'éloquence sont précédées de longues retraites. Il s'enferme dans la solitude, il médite et il prie afin de concentrer sa pensée sur les sujets qu'il veut traiter. Il n'aborde le public qu'après une lente préparation, lorsqu'il est tout à fait maître du fond des choses. Ainsi armé, il peut affronter les risques de l'improvisation. Même dans les moments où il paraîtra le plus ému et le plus passionné, il ne dira rien qui ne soit le résultat d'une méditation profonde.

III

Cette sainte vie dura malheureusement bien peu d'années. François avait abusé des mortifications de la chair. Vivant quelquefois dans des cavernes, portant un cilice, couchant sur la dure, passant fréquemment ses nuits en prières et en extase, se contentant de la nourriture la plus frugale, il avait ruiné par son ascétisme une santé qui n'avait jamais été robuste. A quarante ans, il avait déjà les infirmités et la faiblesse d'un vieillard. Ses yeux le faisaient souffrir cruellement. Il ne se consolait de ses tortures que par la pensée que la volonté divine les lui infligeait et qu'en les supportant il gagnerait le Ciel. Il considéra comme un bienfait particulier, comme une faveur spéciale, l'étrange maladie qui faisait apparaître dans le creux de ses mains et à ses pieds les stigmates de la Passion. C'était une ressemblance avec le Christ dont il remerciait le Seigneur. La diminution de ses forces et l'aggravation de ses douleurs ne lui laissaient aucune illusion. Il se sentait mourir sans se plaindre, il aurait même voulu épargner à ses disciples la connaissance de ses maux. Mais ceux qui vivaient auprès de lui s'apercevaient qu'il ne montrait plus ses mains, qu'il ne pouvait plus poser ses pieds à terre et que ses vêtements étaient ensanglantés. Le dénouement approchait. Avant la fin il eut la pieuse pensée d'aller dire adieu au mont de la Vernia qui lui avait été donné pour établir un couvent. On le hissa sur un cheval — car il était hors d'état de marcher, — et il partit, accompagné de quelques frères. L'un d'eux nous a laissé un récit touchant de ce suprême voyage. Au retour de la montagne sacrée, en se séparant de ses disciples, saint François était si ému qu'il ne prononçait plus que quelques paroles entrecoupées : « Adieu, leur disait-il, je me sépare de vous par mon corps, mais je vous laisse mon cœur. » Tous ceux qui l'entendirent fondaient en larmes.

Sa dernière œuvre sur la terre fut de rétablir la paix entre le podestat et l'évêque d'Assise. Les ayant fait venir devant lui, il leur adressa un appel si touchant qu'ils se réconcilièrent et s'embrassèrent séance tenante. L'évêque voulut le recueillir dans son propre palais. Les habitants d'Assise avaient pour lui une telle vénération qu'ils montaient la garde autour du palais afin que les franciscains ne vinssent pas enlever son corps et priver ainsi la cité des bénédictions que la mort d'un si grand saint devait attirer sur elle. Ayant reçu la visite d'un médecin de ses amis, François lui demanda de lui dire la vérité, toute la vérité. Quelle était la date probable de sa fin? Quand il la connut, il s'écria simplement : « Sois la bienvenue, ô mort, ô ma sœur! » Au dernier moment il voulut être transporté dans l'église Sainte-Marie-de-la-Partioncule, qu'il avait relevée de ses ruines et où il avait si souvent prié. Puis de là, se tournant vers Assise, il bénit sa ville natale, comme un lieu d'élection, d'où se répandrait désormais par le monde un parfum de bonne renommée, de vie exemplaire et de perfection évangélique.

Telle est, d'après des documents authentiques soigneusement vérifiés par M. Georges Lafenestre, l'image que saint François d'Assise a laissée dans la mémoire de ses compatriotes. Sa vie toute de charité et d'humilité est comme le symbole de l'esprit de réforme qui travaille à certaines heures la société du moyen âge. Par moments, pour protester contre le luxe de quelques prélats, contre le relâchement de la discipline dans quelques monastères, les âmes populaires éprouvent le besoin instinctif de revenir à la simplicité de la primitive Eglise.

C'est le sentiment qu'exprime Dante dans un passage de la *Divine Comédie* où, pour faire honte aux clercs avides de richesses, il célèbre les fiançailles de saint François d'Assise et de la pauvreté. Tout un chant du *Paradis* est consacré à la glorification du grand apôtre. Encore le poète s'excuse-t-il de l'insuffisance de ses vers. Un si pur serviteur de l'Eglise mériterait d'être chanté non par les hommes, mais par les anges.

A. MÉZIÈRES.

(1) Par M. Georges Lafenestre. 1 vol. in-18. Paris, Piazza, 1912.

ALSACE-LORRAINE

Elections aux conseils généraux

Notre correspondant de Strasbourg télégraphie :

Hier ont eu lieu dans toute l'Alsace-Lorraine les élections pour le renouvellement partiel des conseils généraux.

Depuis l'entrée en vigueur de la nouvelle Constitution les assemblées départementales ont perdu absolument tout caractère politique. La campagne électorale s'en est ressentie.

Les émigrés se sont en grande partie désintéressés de ces élections. En Lorraine, le parti du centre et le groupe lorrain indépendant ont conclu un accord tacite qui n'est que la conséquence logique de la marche parallèle de ces deux partis politiques dans la deuxième Chambre d'Alsace-Lorraine.

A Metz, notamment, un indigène, M. Nicolas, conseiller municipal, remplace un autre indigène. Le même fait s'est produit dans les autres circonscriptions du pays. La présidence du conseil généra de Lorraine reviendra sans doute de nouveau à M. Ditsch, notaire à Fenestrange, près de Sarrebourg, ancien député à la Délégation.

En Alsace les socialistes n'ont pas manifesté toute l'agitation qu'ils déploient d'ordinaire dans ces élections. Dans la circonscription de Strasbourg-sud le chef du parti socialiste, M. Protes, député au Landtag, est élu à une forte majorité, contre un libéral allemand. Ces élections ne changeront en rien la physionomie des conseils généraux où l'élément indigène et particulariste s'affirmera sans doute encore plus que par le passé.

Cependant on constate dans le corps électoral un plus grand nombre d'abstentions que les années précédentes. Les élections consécutives au Landtag d'Alsace-Lorraine, au Reichstag et aux différents conseils d'arrondissement ont provoqué chez les électeurs une véritable lassitude à laquelle correspond une diminution du nombre des votants.

Les ballottages, qui auront lieu exclusivement en Alsace, sont fixés au 6 octobre prochain.

COLONIES ET PROTECTORATS

MAROC

Le voyage du général Lyautey à Marakech

On mande de Tanger le 29 septembre :

Un radiotélégramme de Casablanca, le 28 septembre, annonce l'arrivée à Mechra-ben-Abbou du général Lyautey, accompagné de M. de Saint-Aulaire et du général Franchet d'Esperey.

Le résident général continue son voyage sur Marakech en auto-mitrailleuse.

La situation à Mogador et dans le Sous

Notre correspondant de Mogador nous écrit le 25 :

M. Marc, consul de France, qui va remplacer provisoirement M. Gaillard au secrétariat général de la résidence, est parti pour Rabat. Il laisse la situation de cette région dégagée et tout à fait satisfaisante.

Toute la colonie française et plusieurs de ses collègues du corps consulaire sont allés saluer notre consul au moment de son embarquement.

En l'absence de M. Marc, M. Coufourier, vice-consul, gérera le consulat.

Les nouvelles du Sous disent qu'El Heiba essaye de reformer sa mahalla près de Taroudant.

D'autres renseignements de même provenance assurent qu'il n'y réussira pas, la plupart de ses partisans ayant été très démoralisés par sa fuite de Marakech.

Pour les blessés

Une soirée donnée à Casablanca, le 26 septembre, au profit des blessés du Maroc a fourni 2,500 francs de recette.

ALGÉRIE

Le service des affaires indigènes

Nous avons annoncé la nomination, comme conseiller du gouvernement de l'Algérie, de M. Martin, sous-préfet de Bergerac. M. Martin remplace M. Luciani, chef du service des affaires indigènes, mis en disponibilité sur sa demande.

La retraite des cheminots
La question de l'Ouenza

On mande d'Alger :

Au cours d'un récent voyage à Paris, le gouverneur général s'est appliqué à résoudre heureusement l'importante question du statut de la caisse des retraites des employés des chemins de fer algériens. A la suite des démarches faites auprès de lui, le ministre des travaux publics a consenti à l'approbation par simple décision du gouverneur du statut de la nouvelle caisse de retraites.

Cette décision résout une question depuis longtemps en suspens et dont la solution était ardemment attendue par les cheminots algériens.

Le gouverneur général s'est occupé également de la question du chemin de fer de l'Ouenza, dont le projet sera défendu devant la Chambre par le ministre des travaux publics. L'étude complète du dossier a pleinement éclairé M. Jean Dupuy sur la nécessité de clore la longue série d'étapes traversées par l'Algérie sur cette question.

MADAGASCAR

Incendie près de Majunga

Le ministère des colonies nous communique la note suivante :

Par suite d'une imprudence, croit-on, un incendie d'une certaine gravité a éclaté le 23 septembre à Mahabibo, village indigène de la région de Majunga, sur la côte occidentale de Madagascar.

Les secours ont été rapidement organisés, mais malgré tout le dévouement de la garnison de Majunga, 550 cases ont été détruites, laissant sans abri 1,500 indigènes.

Neuf personnes ont été blessées dont un agent de police assez grièvement atteint. Les pertes matérielles sont importantes.

Les autorités ont pris toutes les mesures propres à assurer un asile aux sinistrés, à qui le gouverneur général a fait distribuer immédiatement des vivres et des secours.

La fondation Lucien de Reinach

Par décret en date du 3 août 1912, la « Fondation Lucien de Reinach », dont le siège est à l'Union coloniale française, rue d'Anjou, 17, a été reconnue comme établissement d'utilité publique. Cette institution, dotée d'un revenu annuel de 50,000 francs, date de février 1911. Son président, M. J. Charles-Roux, a rendu compte des résultats du premier exercice au cours d'une réunion qui a eu lieu le 27 février 1912.

La Fondation « Lucien de Reinach », depuis sa création jusqu'à ce jour, a dépensé une somme totale de 58,495 francs se répartissant comme suit :

1° Indemnités à des veuves d'officiers ou de fonctionnaires sans fortune morts aux colonies....Fr.	12.950
2° Secours à des coloniaux malades ou nécessiteux....Fr.	6.895
3° Subventions à des œuvres d'assistance coloniale....Fr.	7.400
4° Prêts à des coloniaux momentanément dans la détresse ou à des soldats désireux de s'établir dans la colonie où ils ont été libérés....Fr.	5.300
5° Récompenses sous la double forme de médailles (gravées par M. Georges Lemaire) ou de prix en argent, à des hommes qui, appartenant aux carrières les plus diverses, ont rendu à la cause coloniale des services signalés...Fr.	7.450
6° Subvention à des œuvres scientifiques propres à développer l'influence française (institut bactériologique de Tien tsin; mission contre la lèpre en Nouvelle-Calédonie)....Fr.	18.500
Total.......Fr.	58.495

AFFAIRES MILITAIRES

ARMÉE

Le départ du contingent de 1912

Les hommes du contingent de 1912 qui ont été affectés aux troupes à cheval ainsi qu'aux batteries à cheval des divisions de cavalerie doivent être rendus à leur corps demain; c'est donc à partir d'aujourd'hui qu'ont commencé les départs dans les différentes gares de Paris. Rappelons aux jeunes gens du contingent parisien affectés aux garnisons de l'Est, qu'ils doivent être rendus au régiment au plus tard à midi.

Le nombre des hommes affectés aux troupes à cheval s'élève cette année à 20,885 pour le service armé, en augmentation de 2,260 comparativement au contingent de l'année dernière.

En même temps que la cavalerie partiront les jeunes soldats qui sans excuse valable ne se sont pas présentés devant le conseil de revision et ont été déclarés « absents, bons pour le service armé ». Le nombre des conscrits de cette catégorie s'élevant à environ 15,000, on évalue, en comptant les hommes classés dans les services auxiliaires, à 48,000 hommes le chiffre des jeunes gens soldats incorporés à dater de demain, 1er octobre.

MARINE

Les enseignes aides de camp

Le décret du 7 mai dernier a supprimé les emplois d'aide de camp ou d'officier d'ordonnance occupés par les enseignes de vaisseau dans les majorités des contre-amiraux commandant de divisions navales en sous-ordres. Un nouveau décret vient modifier cette situation lorsque ces officiers généraux président soit la commission d'artillerie, soit la commission des torpilles de l'armée navale à laquelle ils appartiennent; dans ce cas leur état-major comprendra un enseigne de vaisseau qui sera adjoint au secrétariat de la commission.

Le « Paris » après son lancement

Après le lancement la violence du vent a fait dévier du chenal creusé devant la cale le *Paris* qui s'engagea sur un banc de vase. Les remorqueurs *Hercule* et *Coudon* réussirent rapidement à déhaler le bâtiment, qui n'a nullement souffert de son échouement.

NOUVELLES DU JOUR

Ministres en voyage

Au banquet qu'il a présidé hier à Tarbes, M. Jean Dupuy, ministre des travaux publics, a rappelé les circonstances difficiles dans lesquelles fut constitué le cabinet Poincaré, composé de représentants des diverses fractions du parti républicain, qui s'attachèrent à l'exécution du programme dont Waldeck-Rousseau fut le premier artisan. Parlant de la réforme électorale, M. Jean Dupuy estime que le Sénat se prononcera avec le soin, la pondération, le sens et la clairvoyance républicaine qui sont dans sa tradition.

Il faut, ajoute-t-il, qu'une entente se fasse, car il n'est pas possible que la politique de réformes soit dominée, paralysée et faussée par cette question, si importante soit-elle.

Exposant le programme de réformes sociales et fiscales qui doivent primer les questions de politique pure, il a dit que l'une des premières de ces réformes doit être le statut des fonctionnaires de l'Etat, donnant à ceux-ci toutes les garanties auxquelles ils ont droit, et de nature à mettre de l'ordre là où règne une certaine confusion ou une certaine équivoque.

L'orateur a terminé au milieu des applaudissements, en invitant les républicains à l'entente et à l'union.

— M. Fernand David, ministre du commerce, qui était hier à Châteaurenault, avec MM. Morel et Besnard, y a prononcé un important discours :

La première révolution, a-t-il dit, avait cru pouvoir, en délivrant les peuples, fonder des nations gouvernées par la raison dans la paix. On n'a pu réaliser cet idéal. Notre pays a été contraint aux guerres de défense, devenues guerres de conquêtes quand vint l'Empire. Depuis, des ambitions de gouvernements monarchiques et aussi la révolte des nationalités ont perpétué l'état de guerre ou de paix armée.

Nous avons le devoir d'être forts et de préparer la jeunesse à la défense du territoire.

Il n'est pas de meilleure préparation que celle des sociétés de gymnastique, qui nous donneront des hommes souples, alertes, et en travaillant pour la patrie, ces jeunes hommes travaillent aussi pour eux-mêmes, puisqu'ils réagissent utilement contre les dangers que préparent à nos organismes le luxe et le confort modernes.

J'apporte le témoignage de la reconnaissance du gouvernement à l'Association des sociétés de gymnastique du Centre et aux administrateurs de ces fêtes.

— A Pontivy, où il s'était rendu pour présider le concours de la société départementale d'agriculture, M. Pams a reçu les instituteurs, qui lui ont été présentés par l'inspecteur d'académie. Ce dernier a déclaré : « Notre devoir n'est pas de nous perdre en divisions intestines, mais de défendre l'école laïque, si violemment attaquée, de la maintenir dans notre idéal républicain. »

Un banquet de 800 couverts a réuni les personnages officiels et les exposants.

M. Brard, député, a déclaré qu' « il a été mené contre les instituteurs du Morbihan une campagne tendancieuse. Or ainsi que l'a déclaré M. l'inspecteur d'académie ce matin, le personnel de l'enseignement primaire du Morbihan continue à être entièrement discipliné et dévoué à ses fonctions. Les élus républicains du Morbihan ne sauraient donc, d'aucune manière, s'associer aux critiques qui ont été adressées aux instituteurs ». Et au nom des élus républicains, M. Brard assure les instituteurs de leur confiance absolue.

M. Nail, député de Lorient, au sujet de la réforme électorale, a affirmé qu' « en Bretagne, plus que partout ailleurs, il est nécessaire de maintenir l'union des partis républicains, mais cette union ne sera maintenue dans le pays qu'à la condition que le gouvernement la maintienne à la Chambre ».

M. Pams a répondu qu'il est particulièrement heureux d'avoir eu affaire, dans le Morbihan, à des députés à l'esprit libre, qui ne craignent pas de formuler nettement leurs pensées. Il se fera leur interprète auprès du gouvernement, et celui-ci ne fera rien qui puisse nuire à l'union, plus nécessaire que jamais, du parti républicain.

— M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, a présidé hier à Pont-d'Ain (Ain) l'inauguration de nouvelles écoles publiques. Il était accompagné de MM. Alexandre Bérard, Pierre Baudin, Bollet, sénateurs; Messimy, Chalemel, Goujon, Chanal, Crepel, députés.

Au banquet de 500 couverts qui a suivi l'inauguration, tous les membres du Parlement qui ont pris la parole ont, dans leurs discours, proclamé la nécessité de défendre l'école laïque contre la réaction, mais aussi de ne pas laisser pénétrer dans l'école des sentiments d'antipatriotisme.

M. Messimy a particulièrement provoqué une manifestation patriotique en disant qu'il est inadmissible que quelques douzaines d'instituteurs aient la prétention de changer les programmes, et en revendiquant la pleine responsabilité du vœu qu'il a fait voter par le conseil général de l'Ain contre les instituteurs antipatriotes, vœu qui a marqué le début du mouvement actuel.

M. Léon Bérard a remercié les orateurs précédents, qui avaient affirmé leur confiance dans le gouvernement. Il a ajouté qu'il croyait que si cette confiance est donnée avec quelques réserves par certains républicains pour la politique intérieure, elle est du moins donnée sans réserve par tous pour la politique extérieure. Le gouvernement tient essentiellement à la paix, mais il tient aussi à l'honneur et veut, en faisant respecter l'idée de patrie, que le pays soit toujours prêt à toutes les éventualités.

Après les fêtes, M. Léon Bérard est allé visiter, près de Pont-d'Ain, l'ancienne abbaye d'Ambronay, monument historique. Il ira aujourd'hui à Bourg visiter la célèbre église de Brou, monument historique où se trouvent les tombeaux de plusieurs ducs de Savoie.

Contre la R. P.

Nous commentons plus haut le discours prononcé hier à Matha (Charente-Inférieure) par M. Emile Combes contre la représentation proportionnelle. Une autre manifestation de même ordre a eu lieu à Lyon, où le « bloc républicain et socialiste du Rhône » fêtait l'élection au Sénat de M. Herriot. Après des allocutions antiproportionnalistes de MM. Cazeneuve, sénateur, et Augagneur, député, M. Herriot a déclaré que pour le Sénat, comme il l'a fait pour la mairie de Lyon, il « promettra le moins et fera le plus ».

Je vais au Sénat, a-t-il dit, avec le plus grand esprit de déférence respectueuse pour des hommes dont la vie a été continuellement républicaine et dont j'entends me réserver le droit de prendre les conseils et les avis. Je n'ai pas la fatuité de dicter à distance des méthodes et des règles; mais ce que j'ai pu constater d'artificiel et de dangereux dans certains projets actuels, je pourrai bien le verser au débat.

M. Herriot craint que la R. P., qui d'après lui a laissé les masses populaires indifférentes, n'entraîne la proportionnelle scolaire, qu'il ne peut admettre.

Autres palmes

L'évêque de Versailles, dont on connaît l'active propagande à travers son département, vient de créer, pour les membres de ses conseils paroissiaux, pour les anciens fabriciens, pour les chantres, sacristains, bedeaux des églises de Seine-et-Oise, une « distinction honorifique », comportant un diplôme et une médaille.

Le diplôme sera « remis solennellement », au cours des congrès, fêtes et « journées cantonales » que préside, chaque dimanche, Mgr Gibier. La médaille est à l'effigie du patron du diocèse, saint Louis. Les heureux titulaires pourront la porter « dans les cérémonies ou les manifestations religieuses ».

Suit le règlement. Cette décoration est « attribuée par Sa Grandeur et son conseil épiscopal, sur présentation et avis motivé de MM. les curés et de leur conseil paroissial ». Pour y prétendre, il faudrait bien justifier régulièrement « au moins de vingt-cinq années de bons et loyaux services ». En terminant son communiqué, l'évêque exprime l'espoir qu'il y a « encore », dans les paroisses de son diocèse, « bon nombre de dévoués catholiques et de fidèles serviteurs ». Il invite les curés à lui adresser directement leurs propositions, en lui exposant les motifs détaillés de leurs demandes : « nom, prénoms, âge, qualité, services rendus,

---

FEUILLETON DU Temps
DU 1er OCTOBRE 1912 (33)

LA MUSIQUE

Le roman d'un grand chanteur. — Les aventures de Giovanni de Candia. — Les succès du ténor Mario. — Les défauts et les qualités des chanteurs italiens d'autrefois.

Les grands chanteurs, pour la plupart italiens, qui firent dans la première moitié du dix-neuvième siècle les délices de nos pères nous sont aujourd'hui mal connus. Les mœurs musicales ont changé; l'éducation que reçoivent les artistes est fort différente de ce qu'elle était jadis; les œuvres qu'ils ont ordinairement à interpréter n'ont presque rien de commun avec celles qui formaient vers 1840 le répertoire des théâtres lyriques; enfin l'idée que le public actuel a de l'interprétation de la musique même est assez éloignée de celle qu'en avait le public d'autrefois, bien que le goût de la foule se soit en réalité moins transformé qu'on ne pense. Qu'étaient donc ces chanteurs illustres? Quelles étaient la nature de leurs talents et la cause de leur supériorité? Quelle conception se faisaient-ils de leur art? Comment se décidaient leur carrière et leur vie? C'est à ces questions diverses que répond le livre récent où Mme Judith Gautier a conté, d'après des documents de famille, l'histoire de Giovanni de Candia, le ténor fameux qui prit pour paraître sur la scène le nom de Mario; que répond, ou plutôt que pourrait répondre. Car soit par piété familiale, soit pour toute autre raison (la célèbre cantatrice Giulia Grisi, qui fut la compagne de Mario, était cousine germaine de la mère de Mme Judith Gautier), ce livre manque plus qu'on ne le voudrait de traits particuliers et caractéristiques et ressemble un peu trop à une hagiographie. Mario a toutes les qualités et tous les succès; pas une ombre au tableau, si petite qu'elle soit. On croit lire un récit édifiant à l'usage de la jeunesse; cette image trop suave a souvent la fadeur et la banalité d'une chromolithographie, ou mieux encore d'une statue dans la manière de saint Sulpice; et cette vie d'un ténor pourrait prendre place dans la *Vie des Saints*. Cependant les aventures mêmes qui forment le roman de Mario ne sont pas dépourvues d'intérêt, et çà et là quelques détails plus piquants restituent au récit la saveur et la signification qu'on voudrait qu'il eût partout conservées.

Giovanni de Candia était le fils du marquis de Candia, général piémontais et gouverneur de Nice. Sa famille appartenait à la meilleure noblesse de Sardaigne. Il avait commencé, ainsi qu'il était ordinaire dans sa caste, par être officier, et en 1835 il était sous-lieutenant et aide de camp de son père. Le vieillard et le jeune homme s'accordaient assez mal. Le premier avait en matière de politique les opinions monarchiques qui convenaient à sa fonction et à son rang; le second était envahi par les idées libérales qui prenaient de plus en plus d'empire sur la jeunesse italienne de ce temps-là. Les discussions étaient fréquentes entre eux, et les relations devinrent si tendues que le père résolut d'envoyer son fils en disgrâce à Cagliari, dans l'île de Sardaigne, où il aurait le loisir de faire des réflexions salutaires. Giovanni partit pour Gênes, où il devait recevoir du commandant de la citadelle l'ordre de gagner son nouveau poste. Mais lorsqu'il l'eut reçu, il ne put se résigner à obéir, à aller passer dans une quasi-détention les plus belles années de sa vie; il préféra fuir et se réfugier à l'étranger. (De quelques couleurs séduisantes que la biographe de Giovanni de Candia se plaise à parer cet épisode décisif de la carrière de son héros, il est difficile d'y rien apercevoir d'héroïque. Ce futur ténor est un officier déserteur, rien de plus; et le fait d'avoir déserté pour cause de politique et de libéralisme n'excuse aucunement la désertion.) Sa fuite fut entourée de circonstances romanesques. L'éveil avait été donné, le port de Gênes était gardé par la police. Une belle dame de la cour, qui voulait du bien au jeune sous-lieutenant, le cacha pendant un mois dans le palais même du roi. Puis, la police ayant cessé d'être sur ses gardes, une barque emporta vers Marseille Giovanni de Candia déguisé en pêcheur. Sur ce bateau se trouvait une bohémienne, qui dit au pêcheur supposé la bonne aventure, et qui, après avoir lu dans sa main, lui déclara : « Je vois ton front ceint des lauriers de la gloire. » (Rien ne manque au roman : ni la grande dame amoureuse et secourable, dont on ne nous dit point le nom, et qu'on ne revoit pas dans le cours de cette histoire, ni l'inévitable bohémienne et sa prophétie triomphale.) Après une traversée qui fut périlleuse, ainsi qu'il sied, et contrariée par d'effroyables tempêtes, Giovanni aborda enfin à Marseille : il était sauvé. Dans cette ville, il reçut des propositions du roi Charles-Albert, qui offrait de lui pardonner, à la condition qu'il révélât les noms des complices de son évasion. Cela encore est parfaitement conforme aux règles du genre de l'hagiographie, où tandis que le saint apparaît tout fleuri de vertus, les ennemis du saint ne sont que noirceur, bassesse et méchanceté. Giovanni de Candia repoussa dédaigneusement les offres de ce roi sans honneur, et partit pour Paris.

Il y retrouva nombre d'Italiens exilés, tels que le prince et la princesse Belgiojoso, le marquis de Bienne, d'autres encore. Ses amis, qui le savaient dans une situation précaire, auraient voulu lui venir en aide; mais il ne voulut rien devoir qu'à lui-même, et donna des leçons d'escrime et d'équitation pour vivre. Arrêté un soir dans les Champs-Elysées par un voleur masqué, il lui tint de si nobles propos que l'autre lui fit la confession générale de ses crimes. « Il le supplia alors de changer de vie. L'homme parut écouter un instant, mais soudain s'écriant : « Trop tard ! C'est trop tard ! » il s'enfuit et disparut dans les ténèbres. » Cependant les leçons d'escrime et d'équitation étaient d'une faible ressource. Les amis du fugitif s'avisèrent qu'il avait une fort belle voix de ténor, qui allait sans effort du *fa* au *si* naturel. Ils le firent connaître à Meyerbeer, qui l'engagea à étudier et à paraître sur la scène. Il n'adopta pas tout de suite cette idée : qu'un comte de Candia se fît acteur, c'était une trop grande dérogation à l'orgueil de race et aux usages du temps. Cependant il s'y accoutuma peu à peu; et un jour vint où sa décision fut prise. Il choisit pour professeur de chant Bordogni, et pour professeur d'opéra comique Ponchard; le ténor Rubini et Meyerbeer lui-même lui donnaient parfois des conseils. Ses progrès furent rapides, et bientôt vint le jour de ses débuts. Mais avant de monter sur le théâtre, il écrivit à sa mère pour lui annoncer qu'il prenait l'engagement de ne jamais chanter en Italie, et pour l'informer qu'il ne compromettrait point sur les planches le nom des Candia : il était résolu à changer de nom. « Ayant toujours professé une grande admiration pour le héros romain Caïus Marius, il voulut le prendre pour parrain. » On ne voit pas très clairement le rapport du rude vainqueur de Jugurtha, des Cimbres et des Teutons, du soldat plébéien qui déchaîna la guerre civile sur Rome et inonda l'Italie de sang, à l'élégant et paisible ténor qu'était Giovanni de Candia. Il est vrai qu'on rencontre dans le monde quantité de personnes qui ne sont pas moins pacifiques, et qui pourtant ont Marius pour patron. Giovanni de Candia devint donc Mario; et c'est sous ce nom qu'il conquit la renommée.

Il débuta à l'Opéra le 5 décembre 1838, dans *Robert le Diable*. Meyerbeer avait pour lui ajouté à sa partition un air fort difficile. La naissance et le rang du débutant avaient attiré une assistance nombreuse : son succès fut complet. Théophile Gautier, qui ne connaissait point encore Mario, a rendu compte de la soirée ainsi qu'il suit :

« Il fallait de bien rares qualités pour ne pas faire *fiasco*, après tous les contes fantastiques qui couraient les journaux depuis six mois. La curiosité avait été excitée à un si haut degré, qu'il était réellement fort difficile de la satisfaire. Mario a fait honneur au comte de Candia; jamais la salle de l'Opéra n'avait été si pleine...

» M. Mario a une voix fraîche, pure, veloutée, d'une jeunesse et d'un timbre admirables. C'est comme un rossignol qui chante dans un bosquet. Il excelle à rendre les pensées tendres, l'amour et la mélancolie, le regret de la patrie absente, et tous les sentiments doux de l'âme; ce n'est pas qu'il soit incapable d'énergie et de vigueur, bien au contraire; mais le caractère de son talent est essentiellement élégiaque; il a quelque chose de pastoral et de bucolique, et nous rappelle un beau berger grec chantant en couplets alternés au pied d'un laurier-rose Galathée la Fugitive; élégant et naïf à la fois; sa voix, vraie voix de ténor, a de l'étendue, elle monte jusqu'au *si* de poitrine et même jusqu'à l'*ut*; il attaque franchement la note et la tient bien; ses passages d'un registre à l'autre s'exécutent facilement; seulement, dans les moments de force, les notes hautes de poitrine deviennent un peu gutturales, et manquent d'ampleur. »

A dater de ce jour, Mario fut célèbre; et dès lors commença pour lui une carrière de succès ininterrompus. Après avoir chanté à l'Opéra, il chanta au Théâtre-Italien, et avec autant d'éclat qu'à son premier début. Puis il partit pour Londres, et y triompha comme il avait triomphé à Paris. Toutes les capitales de l'Europe et celles de l'Amérique l'applaudirent tour à tour. Partout il conquit la faveur du public dès son apparition. Il fut le chanteur favori des empereurs, des reines et des dilettantes. Il fit des passions innombrables. Il aima la belle cantatrice Giulia Grisi, fut aimé d'elle, et lui garda une affection fidèle jusqu'au jour où elle mourut. Il demeura au théâtre pendant plus de trente années, et lorsqu'il chanta pour la dernière fois en public, le 19 juillet 1871, à l'âge de soixante et un ans, il était encore en pleine possession de ses moyens. Sa vie, telle du moins qu'elle nous est contée, est celle d'un artiste exceptionnellement heureux, et dont le bonheur ne connut point de nuages.

Que valait exactement cet artiste, représentant célèbre d'une race de chanteurs aujourd'hui disparue? Il n'est pas fort aisé de s'en rendre compte, tant il y a peu de précision dans les louanges uniformes qui lui sont ici décernées. Un exemple le montrera. Mario était beau; son biographe parle avec complaisance de « sa pâleur ambrée, de ses yeux noirs, doux et langoureux, frangés de cils superbes... » et revient à différentes reprises sur la beauté de son héros. Il avait pourtant un défaut, qui était d'être de petite taille. Mais nulle part on ne nous informe directement de ce défaut; et c'est tout à fait incidemment, et comme par hasard, que nous apprenons « qu'à la scène il avait des talons hauts pour se grandir ». Si donc son art, comme sa personne, avait quelque imperfection, nous pouvons tenir pour certain que nous n'en trouverons point la trace dans ce livre. Essayons pourtant de fixer quelques signes particuliers. Mario paraît avoir été bon acteur, meilleur qu'on ne croit habituellement que l'étaient les chanteurs italiens, et plus occupé de la vérité dramatique. « Ses costumes étaient l'objet d'une scrupuleuse attention de sa part. Il les dessinait lui-même après de longues stations au British Museum et à la Bibliothèque nationale. » D'autre part, il apportait beaucoup de soin à la composition de ses rôles, s'efforçait de donner aux paroles et au drame toute leur valeur. Il était extrêmement pathétique dans les *Huguenots*; après une représentation à Londres, où il avait interprété le rôle de Raoul, le *Times* disait de lui « qu'il unissait le jeu de Kean au chant de Rubini ». Et cela déjà n'est pas négligeable. Mais de quelle sorte étaient son intelligence et son sentiment de la musique? Il est impossible de démêler dans sa biographie s'il eut ce sentiment et cette intelligence à un degré quelconque, si son goût musical eut quelque pureté. On le voit chanter pêle-mêle, tout au long de sa carrière, des ouvrages excellents et des productions détestables (celles-ci d'ailleurs en beaucoup plus grand nombre que celles-là), sans qu'aucun signe indique jamais qu'il fasse des unes aux autres la moindre différence, sans qu'il apparaisse jamais qu'il ait pour la musique même le moindre amour, la moindre passion, le moindre dévouement. Il ne semble occupé que de chanter de son mieux n'importe quoi, et d'obtenir le plus grand succès possible. C'est quelque chose; mais ce n'est guère.

A défaut d'un amour ardent de la musique, en avait-il du moins la connaissance approfondie, s'était-il fait une éducation musicale sérieuse et solide? Il n'est pas probable, si l'on en juge par ce passage de sa biographie, où Mme Judith Gautier conte une scène dont elle fut témoin au temps de son enfance. « Giulia et Mario sont debout près du piano et déchiffrent un duo, qu'Alary, compositeur et pianiste, accompagne. La scène est originale : ces grands artistes dont les voix merveilleuses ont enthousiasmé tous les dilettantes de l'Europe et les charment encore, ne sont pas, à ce qu'il semble, très musiciens. Le déchiffrement ne va pas tout seul. Alary, qui est sourd, se démène, bat la mesure du pied, chante, à hauts cris, d'une voix fausse, pour indiquer la mélodie; mais les chanteurs préfèrent la jouer eux-mêmes, d'un doigt, et par-dessus les mains du pianiste, s'efforcent chacun de son côté. Cela produit une confusion inextricable d'où s'élèvent, par moments, des notes magnifiques, pas toujours celles qu'il faudrait. » C'est grand dommage que la biographie de Mario ne contienne pas plus de pages semblables à celle-là : nous serions mieux renseignés sur les talents du grand chanteur que par tout un volume de perpétuels éloges... Donc Mario était médiocre musicien, et il n'avait de la musique ni la passion profonde ni le goût assuré. A quoi tenaient donc son talent et le talent des chanteurs illustres qui lui ressemblèrent? Tout d'abord à l'art du chant proprement dit, à un art du chant qui n'existe plus aujourd'hui et qui sans doute ne ressuscitera jamais; à une manière de poser la voix, d'émettre et de conduire le son, dont nous n'avons plus aujourd'hui aucune idée, et dont nous pouvons à peine imaginer la perfection à travers les récits de quelques vieux amateurs, de ceux trop rares qui savaient comprendre et juger. Puis à une qualité plus noble et plus haute que la technique vocale toute seule, à une pureté et à une noblesse de style que les chanteurs italiens de l'école actuelle ne soupçonnent même pas. Il me souvient d'avoir entendu jadis le pianiste Rubinstein, le plus grand et le plus magnifique interprète des chefs-d'œuvre de la musique qui ait paru dans la génération à laquelle j'appartiens, faire à ce propos une réponse fort inattendue et fort significative. Quelqu'un lui demandait quel avait été son maître, de qui il tenait cette beauté de style, cette manière incomparable de donner à une idée mélodique toute son unité, toute sa suite, toute son expression et tout son sens; il répondit : « Mon véritable maître a été Rubini. Aucun interprète, ni pianiste, ni violoniste n'a jamais dit une phrase musicale avec autant de pureté et de simplicité, ni avec autant de sensibilité et de profondeur, avec autant de style et autant d'expression. Il était mauvais acteur, ou plutôt il n'était pas acteur du tout, mais la beauté de son chant suppléait à tout le reste... » Ces qualités-là, qui sont les qualités les plus nobles de l'interprétation musicale, suffisent à expliquer l'enthousiasme qu'excitèrent et la gloire que conquirent les grands chanteurs italiens d'autrefois. Les modernes chanteurs italiens ne sont en aucune façon leurs héritiers, et les vulgaires efforts de voix où ils se complaisent ressemblent à l'art d'un Rubini ou d'un Mario comme un air de M. Puccini ressemble à une mélodie de Mozart.

Quelques défauts qu'aient pu avoir Mario ou Rubini, ils ont du moins été, par quelques-unes de leurs qualités, de grands artistes. Et sans doute il aurait mieux valu qu'ils fussent plus musiciens, et qu'ils eussent pour la musique un amour plus profond. Mais parmi nos chanteurs d'aujourd'hui, combien auraient le droit de leur jeter la pierre?

PIERRE LALO.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France